

## Les Trois Cœurs du poulpe



© 2025, Éditions La Baconnière  
Éditions La Baconnière  
16 chemin de la Gravière  
1225 Chêne-Bourg  
Suisse

[editions-baconniere.ch](http://editions-baconniere.ch)

ISBN : 978-2-88960-178-3

Graphisme : Marco Saccaperni

Image de couverture : détail d'une broche en forme de poulpe,  
Mycènes, env. 1500 av. J.-C.

Relecture : Céline Legendre

Tous droits réservés

La Baconnière bénéficie du soutien de la République et canton de  
Genève de 2024 à 2027 et de l'Office fédéral de la culture pour les  
années 2021 à 2026.

Imprimé en Italie par Esperia sur des papiers certifiés FSC®

Les Trois Cœurs du poulpe

Raluca Antonescu

Éditions La Baconnière

À nos proches qui s'éloignent

J + 7 345 jours

## Prologue

Le gardien partit un mardi de mars 2009. Il siffla son chien, qui furetait sous une bruyère que plus personne n'avait pris la peine de tailler. À l'extérieur du Lagoa Palace, le désordre brouillait les frontières des constructions. Les herbes pullulaient dans le gravier, les joints des dalles verdissaient et les mousses s'agrippaient partout : au béton et à la pierre, aussi bien qu'au métal. Telle une infection, du lichen orange vif perlait sur les grilles du portail. Sur ces hauteurs, la véhémence du vent forçait la végétation à ramper. Coriace, elle colonisait le moindre interstice vacant. Si l'édifice avait bénéficié d'un entretien régulier, la périphérie et le jardin étaient à l'abandon.

Il attacha la laisse et le berger allemand se braqua, refusant d'avancer. La réticence de l'animal n'avait rien d'étonnant, il avait vécu toute sa vie dans ce périmètre limité. Le gardien se tourna vers l'hôtel. L'entrée, avec sa haute porte à double battant et son auvent en fer forgé, l'avait impressionné le premier jour de son service. La fascination s'était étiolée après deux décennies ; demeurait néanmoins un attachement induit par l'habitude. Il n'en revenait pas du nombre d'années passées à assurer le gardiennage du domaine. Rien de bien glorieux, pensa-t-il. Il avait été le veilleur d'un phare inutile dont la lumière avait décliné.

L'odeur de pluie emplit l'air et le ciel blanchit. Il roula le rouge à lèvres dans sa poche, il n'emportait rien d'autre de cet endroit. Toutes ses affaires tenaient dans un sac de sport. Le chien jappa et le gardien tira d'un coup sec sur la laisse. Il se ferait à sa nouvelle vie. Comme lui.

Les premiers visiteurs pénétrèrent dans l'édifice sans surveillance quelques jours plus tard. Une fois dans l'atrium, vaste espace central entouré de galeries qui menaient aux chambres, un vertige les saisit. Figé dans l'attente de sa réouverture, l'intérieur du Lagoa Palace demeurait intact. Décoré principalement dans un style classique avec des matériaux raffinés et du mobilier importé, l'hôtel baignait dans une opulence insensée. Son atmosphère trahissait la désolation d'un bourgeon desséché avant d'éclore.

Certains s'attardèrent au rez-de-chaussée : réception, salon d'accueil, restaurant et labyrinthe des cuisines et de la buanderie. D'autres filèrent dans les étages. Chacun des cinquante-deux logements fut ouvert, chaque chambre ratissée. Quelques-uns ne purent s'empêcher de s'étendre sur les lits *king size* avant de les défaire et de fourrer les draps en coton ou en soie dans des sacs.

Au cours d'un pillage étonnamment méthodique, tout fut dévissé, démonté ou arraché en dernier recours. Les gestes étaient précis, afin de ne pas fissurer les plaques de marbre ou écorcher les bois exotiques ; nul outil inapproprié ne devait rayer le laiton de la robinetterie ou des grilles de ventilation. Comme si tout le monde savait quoi faire, peu de voix s'élevaient au milieu des tenailles qui tiraient, des spatules qui décollaient et des pieds de biche

qui déclouaient. Durant des jours, la bâtisse vibra d'un martelage qui rappelait une énergie organique, un mouvement coordonné et comme orchestré, un frémissement de feuilles ou l'affairement d'une colonie de fourmis. Seule la pluie assourdissait quelques heures ce démantèlement consciencieux.

L'ascenseur fut emporté en pièces détachées, câbles et boulons compris. La main courante de l'escalier, prouesse sculpturale, partit en six morceaux. Chaque porte sortie de ses gonds s'accompagna de son encadrement en merisier. Une quantité effarante de miroirs et de lampes fut décrochée, jusqu'au dernier. Tout fut pris : les lavabos et les baignoires, les panneaux de bois de rose ou encore les rideaux avec leur tringle, les oreillers en plumes d'oie et les matelas, les casseroles en fonte et les cuisinières, l'entière-té du mobilier tape-à-l'œil comme les délicats napperons brodés, les porte-clés, barres de seuil, cendriers de cristal, porte-serviettes d'argent, les longilignes vases rayés et, bien évidemment, les cabines du téléphérique. Même les grands aquariums furent sortis, l'un contenait des poissons rouges encore vivants.

Seule la moquette resta en place ; sa teinte bien trop salissante était rédhibitoire. Aussi, par une forme de superstition, les vitres et portes-fenêtres furent intouchées au départ. Membranes de l'hôtel, elles préservaient son âme au bâtiment, lui octroyant encore la fonction d'abri.

Une fois les chambres raclées à l'os, survint néanmoins le dérapage. Une vitre donnant sur le côté colline explosa, brisant l'intégrité de la construction. Qu'il fût accidentel ou délibéré, ce premier acte ne pouvait qu'en entraîner d'autres. L'attrait de la transgression est irrésistible, un

lâcher-prise inattendu. Éclipsée la prudence du démontage, la frénésie s'empara du groupe. Et l'exaltation se mua en destruction, comme un ultime acte de possession.

Le bâtiment s'emplit de hurlements pour encourager la frappe brutale. Les vitres éclataient l'une après l'autre, éraflant le sol de bris de verre. Le bruit saturait par son agressivité. Les paumes moites tremblaient sur les barres de fer ou les marteaux. La casse exigeait force et endurance, le choc vibrait dans les muscles et heurtait les dents. D'inévitables entailles souillèrent la moquette de sang. Un inquiétant remugle aigre échappé des boiseries flotta tel un spectre nauséabond, certains se signèrent.

Sur la fin, cela devint lassant. L'excitation du début céda la place à un acharnement qui s'essouffla, lui aussi. Une fois évacuée la rage qui motive le geste subsistait un sentiment flou d'abattement. *Tout ça pour ça ?* Sur les langues se forma le goût indécent du gâchis.

Le vent s'engouffra dans le bâtiment dépourvu de barrières de verre. Il souffla d'un côté, puis de l'autre, traversa les couloirs, virevolta dans les chambres. S'il était resté des rideaux, il les aurait soulevés, aurait éparpillé les papiers sur les bureaux s'ils avaient encore été en place. Dans le bar et le restaurant dénués non seulement de clients mais aussi de tables et de chaises, le vent ne rencontra aucun obstacle. Rien, il n'y avait plus rien. Juste un squelette de béton en haut d'une colline, avec une vue dégagée sur l'océan.

J - 22 jours

Nantes, 1987

*Tu ne sais pas aimer.* Cette phrase cingla l'esprit de Vicki au moment même où quelque chose piquait sa fesse.

Henri pétrissait son sein, impatient, et ses halètements dans son cou s'amplifièrent. S'accentua aussi le picotement irritant qu'elle tenta d'ignorer pendant que son bassin accompagnait le rythme de l'homme penché sur elle. Rien d'insupportable, ni de vraiment douloureux, mais une petite gêne dont elle avait bien trop conscience. Elle redressa le dos pour déplacer son poids. Ses seins pointèrent en avant et Henri gémit. Il posa ses lèvres sur les siennes, puis une langue épaisse fouilla sa bouche. Vicki essayait de se concentrer, mais impossible de faire abstraction de la piquûre. Henri la plaquait contre le bureau sans qu'elle puisse changer discrètement de position. Sur quoi était-elle assise ? Elle avait pourtant dégagé la surface avant de s'y installer. Plus elle y pensait, plus la contrariété croissait, désagréable et obsédante, pas loin de devenir insupportable.

Henri se recula soudain. Visage rougi, son souffle rapide percuta le nez de Vicki. Il chercha ses yeux.

— Où es-tu partie chérie ?

Elle n'eut pas le temps de répondre.

— Regarde-moi. Ne pense qu'à moi.

Sa langue emplit à nouveau sa bouche et il accéléra ses mouvements. Elle suivit de son mieux en embrassant et se

cambrant. *Tu ne sais pas aimer*, résonna à nouveau dans sa tête pendant qu'Henri jouissait.

Dès qu'il s'écarta, elle descendit du bureau pour palper sa fesse douloureuse. Un objet métallique se décrocha et atterrit dans sa main. Un trombone. Un ridicule petit trombone. Elle n'arrivait pas bien à voir, mais il avait certainement laissé une éraflure sur sa peau.

Rien de grave, se dit-elle, même si elle était un peu agacée. Elle ramassa ses collants, qu'elle avait pris la peine de rouler en boule pour éviter qu'ils filent. Elle rajusta son soutien-gorge, enfila sa jupe et boutonna son chemisier. Pas d'empressement dans ces gestes, seulement une routine tranquille, dénuée d'attente. Ce n'était pas rien, ce manque de drame et de surprise, se répéta-t-elle. *Une salope qui ne sait pas aimer*, lui avait balancé son ex-mari. Armand avait voulu la blesser et y était parvenu. Elle se sentait maudite par cette phrase, incrustée dans son esprit.

Henri sifflotait en se rhabillant. Chemise blanche irréprochable, il ne portait jamais de cravate et expliquait à qui voulait l'entendre qu'il détestait cette sensation, qu'il assimilait à de la strangulation. Premier bouton de chemise ouvert, il affichait l'air décontracté, légèrement supérieur, des gens qui croient ne pas avoir de corde autour du cou.

Vicki gonfla ses boucles avec ses doigts, et déclara :

— J'ai envie d'une paëlla.

Henri s'approcha d'elle, sourire contrit. Il caressa sa joue, descendit le bout de ses doigts dans son cou. Il aimait la toucher.

— Tu sais bien que je ne peux pas ce soir, on est mardi. Le mardi n'était pas un jour spécial, mais il était,

comme tous les soirs de la semaine excepté le jeudi, dédié à sa famille. Henri était marié et avait deux enfants. Vicki supposait qu'il était malheureux dans son couple, même si d'un accord tacite, ils n'en parlaient pas. Elle ne lui posait aucune question à ce sujet, pas plus qu'il ne l'interrogeait sur son passé.

— De toute façon, je n'aime pas la paëlla, continua Henri. Jeudi prochain, je t'invite dans un restaurant raffiné.

Il passa sa veste de costume, secoua la tête.

— Ah, tu vas vraiment me ruiner, se lamenta-t-il alors qu'elle ne lui avait jamais rien demandé.

Le jeudi était le seul jour où ils se voyaient en dehors du travail. Ils dînaient, dégustaient du bon vin, puis couchaient ensemble dans un lit d'hôtel. Le mardi, ils couchaient aussi ensemble, mais à midi et dans une position plus ou moins confortable, au bureau.

— Je choisirai le restaurant, conclut-il.

Vicki alluma une cigarette, inutile d'acquiescer, il n'attendait pas de réponse. Henri aimait prendre les choses en main. Il disait volontiers que les gens avaient besoin d'être dirigés, autrement ils se laissaient aller et faisaient n'importe quoi. Henri était un chef assumé, un talent inné pensait-il.

Dans l'espace qui lui était dévolu, Vicki était choyée. Henri considérait qu'il prenait soin d'elle, le jeudi soir, lui faisait l'amour sans précipitation. Il la couvrait d'attentions et lui offrait des présents, principalement de la lingerie qu'elle portait lors de leurs rendez-vous. Elle repensa à la paëlla. C'était sorti comme ça, un appétit surgi droit de l'enfance. Une envie latente qui remontait soudain, et à laquelle il n'était pas associé.

Vicki se trouvait pragmatique. Elle ne désirait pas davantage qu'elle ne pouvait obtenir. Elle ne serait rien d'autre que la maîtresse du mardi midi et du jeudi soir, et cela lui convenait. Elle se contentait de peu en se disant que, de toute façon, elle n'avait pas la place pour plus. Depuis son divorce trois ans auparavant, sa vie tenait d'une routine constellée de désagréments qu'elle était capable d'ignorer la plupart du temps. Parfois, elle craignait d'oublier qu'elle n'avait pas toujours été ainsi, aussi creuse et détachée.

Le trombone lui avait martyrisé la peau avec une extrémité pointée légèrement vers le haut. Elle le tordit davantage, puis le déplia entièrement. Malgré sa finesse, le métal résistait et elle obtint une tige biscornue. Elle tenta de le replier dans sa forme initiale, mais n'y parvint pas. Si facile à défaire, mais impossible à reconstituer.

— Tu es obligée de fumer ici ?

Elle leva les yeux vers Henri qui lissait ses cheveux en arrière à l'aide d'un peigne, dans un geste répétitif et acharné. Il essayait d'arrêter de fumer. Elle était persuadée qu'il lui roulait des pelles insistantes pour retrouver le goût du tabac. Quel hypocrite. Posément, elle continua à fumer et vit la lueur dans les yeux d'Henri. Il était traversé par la tentation de se précipiter vers elle et de l'embrasser. Mais il consulta sa montre et soupira.

Alors qu'ils réintégraient leurs rôles respectifs d'employée et de patron, Henri lui tourna le dos pour remettre son alliance. Il le faisait toujours discrètement, par égard pour elle. Comme il n'oubliait non plus jamais de l'enlever avant de poser ses mains sur son corps. Il pensait certainement que c'était une forme de respect. Tant pour sa femme que pour elle. Que les choses étaient claires et

ne se mélangeaient pas. Une place *avec* anneau d'or et une place *sans*. Machinalement, Vicki frota son annulaire. Elle avait été mariée, aucune chance pour qu'elle envie ou idéalise la place avec bague. Quelle farce. Elle ressentit soudain une immense lassitude. Elle jeta la tige tordue à la poubelle, l'objet avait perdu sa fonction.

Elle pensa encore à la lettre qu'elle avait reçue six jours avant, le papier qu'elle froissait et défroissait en relisant les quelques lignes connues par cœur. Elle lança un regard vers son sac et se retint d'aller s'assurer que l'enveloppe qu'elle emportait partout s'y trouvait bel et bien.

*Vicki,*

*Je te propose un travail et un logement à durée indéterminée dans un cadre exceptionnel. Un endroit hors du monde. Accepte mon offre. J'ai besoin de toi.*

*Evan*

Ça sonnait comme une publicité mensongère, un guet-apens grossier. Surtout que la proposition venait de son frère, qu'elle n'avait pas vu depuis certainement aussi longtemps qu'elle n'avait pas mangé de paëlla.

Elle écrasa sa cigarette, remit du rouge à lèvres, puis réagença sur le bureau les objets déplacés. Le porte-stylo, le pot avec les trombones, celui avec les élastiques et les agrafes, celui de la petite plante qu'il faudrait arroser aujourd'hui, la pile de dossiers en attente d'un côté et de l'autre, ceux déjà réglés. Tout retrouva sa place sur sa table de travail, comme si son cul ne s'y était pas vautré quelques instants plus tôt. Elle remarqua avec quelle facilité dénuée d'émotion elle passait de jambes écartées sur le bureau à la préparation d'un dossier pour l'intervention

sur une tuyauterie défaillante. Pour une fois, un rire triste lui échappa.

— Y a-t-il un problème ? s'inquiéta Henri.

Elle lui fit face, lèvres parées de rose. Partir hors du monde, pourquoi était-ce si attirant alors que cela ne voulait rien dire de concret ?

— Si on n'attend rien, est-il vraiment possible qu'il ne nous arrive rien ? demanda-t-elle.

Formulée à voix haute, cette éventualité lui donna un frisson d'effroi.

Henri Jonquois, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, ne sut pas quoi dire.

Lorsque finalement il ouvrit la bouche, elle ne l'écoula plus. Un sourd appel intérieur l'avait agrippée, si persistant qu'il s'était transformé en cri. Une idée folle bondissait sur un chemin espéré depuis longtemps. Partir. Simplement saisir la possibilité donnée.

Açores, 1987

La journée était splendide. Un ciel si lumineux et bleu au-dessus de l'océan, au-dessus des plaines, au-dessus de l'hôtel. Tout est prêt, se dit Evan, même le ciel.

Une brise tiède tournoyait. Il faisait doux en ce début de mai, comme une bouchée d'été. Les hortensias et azalées sauvages entamaient leur floraison avec leurs boutons potelés. Dans les semaines à venir, le paysage de l'île se métamorphoserait quand tout éclorait.

Evan se tenait au bout de l'esplanade, qui formait une terrasse sur le précipice, dégageant la vue jusqu'à l'océan. L'horizon s'ouvrait de toutes parts, dans toutes les directions. La sensation de n'avoir aucune limite le submergeait. Les clients la ressentiraient certainement comme lui, cette ivresse de possibilités infinies. Bien que l'île ne fût pas déserte, avec ses villes et villages au loin, à cet instant, Evan se sentait comme son tout premier habitant.

Avant le Lagoa Palace, il n'y avait rien sur cette colline. Juste une flore touffue dans laquelle il avait fallu tronçonner. Un gros travail de terrassement fut nécessaire afin d'obtenir un espace suffisamment important et dégagé pour une construction d'une telle ampleur.

À présent, Evan avait dans son dos un hôtel cinq étoiles. Un édifice imposant qui incarnait parfaitement le style brutaliste des années 1980. Conçu dans une architecture en gradins, chaque niveau était disposé en retrait

du précédent afin d'optimiser la vue. Evan avait pensé à une pagode la première fois qu'il avait vu les plans.

Le bâtiment s'élevait sur trois étages et disposait de cinquante-deux chambres réparties sur deux ailes, dont certaines avec salon, des suites standard et de luxe. Chaque logement était équipé de balcons ou terrasses orientés en direction de la vue panoramique. Pourvu d'un restaurant gastronomique, d'un bar, de salles de conférence, d'un salon de coiffure et manucure, de boutiques et d'une piscine intérieure, le Lagoa Palace était le premier établissement d'un tel standing sur cet archipel. Avec ses lignes angulaires et sa structure massive de béton, il contrastait de manière saisissante avec l'environnement naturel.

Evan baissa le regard. Le lac se trouvait en bas, à trois cents mètres à vol d'oiseau. Une étendue ovale qui à ce moment de la journée arborait la teinte particulière de l'olivine, un vert d'olive fraîche, légèrement jaunâtre. Pendant qu'il contemplait ce lac formé dans un ancien cratère de volcan, sa surface se stria de liserés dorés. Evan sourit, cette eau mouvante l'avait happé dès l'instant où il avait posé les yeux dessus.

Il avait aussi fallu dégager le lac. Cerné par une végétation dense, ses abords étaient inexploitable. Les arbustes lui donnaient des allures de mangrove, avec leurs racines affleurantes, filaments rosés ressemblant à des vers aquatiques. Sur un tiers de la rive, ils avaient taillé à ras et déversé du sable afin de créer une plage. Au départ, Evan imaginait ce terre-plein en sable rose, mais l'île volcanique n'en fournissait que du noir ou du beige. Il avait hésité, il avait les moyens de faire venir ce sable rare formé de coquilles de mollusques depuis l'Espagne ou l'Italie. L'entreprise aurait nécessité des mois et une véritable fortune.

Il abandonna l'idée à cause du délai. Il voulait que la plage soit prête au plus vite.

Finalement, il n'était pas mécontent du sable beige qui au coucher du soleil se drapait de reflets roux. Avec les chaises longues en tek et leurs parasols, les pontons en bois pour se prélasser sur l'eau, la plage avait des allures de paradis tropical.

Pour descendre au lac depuis l'hôtel, il suffisait d'emprunter un téléphérique muni de deux cabines. Traversant une trouée dans un bois de cryptomerias, il arrivait à la plage en deux minutes. Evan était particulièrement fier de cet aménagement.

Le chat miaulait depuis une demi-heure. L'expression de son mécontentement était allée crescendo. Il avait grogné au décollage, feulé le temps que l'avion stabilise sa vitesse, puis sa voix monta en force et prit l'avion en otage de ses miaulements plaintifs.

— Je vous prierais de le calmer. Les passagers sont importunés, nous recevons de nombreuses plaintes.

Toujours souriant, le visage de l'hôtesse n'avait plus rien d'avenant. Vicki acquiesça lentement, appliquée à réfréner sa nausée. Le premier vol de sa vie était tout simplement horrible. Son chat poussa un cri déchirant pour l'approuver. Comme il tenait dans une caisse à ses pieds, il fut autorisé à voyager avec elle. Elle regrettait amèrement qu'il ne soit pas en soute.

Sa voisine de rangée, qui s'était extasiée devant Sultan avant de lui raconter qu'elle avait aussi deux chats restés chez sa belle-fille, ne lui adressait plus que des regards outrés et des soupirs appuyés. Elle devait penser que ses chats à elle ne se comporteraient jamais ainsi.

— Maîtrisez-le ! ordonna un passager après quarante minutes de miaulements.

— Gérez-le, bon sang ! appuya un autre.

— Fais-le taire, bordel de merde ! gronda sa voisine sans retenue.

Mon chat est hors de contrôle, aurait bien répondu Vicki. Elle avait tenté de le nourrir, de lui murmurer des mots réconfortants, il l'avait griffée quand elle avait voulu le caresser. Concrètement, elle ne pouvait rien faire de plus. Il était pourtant exigé qu'elle fasse quelque chose. Se faire haïr par un avion entier, équipage compris, était une expérience éprouvante. Vicki se tassa dans son siège, visage tourné vers le hublot. Si seulement elle avait gardé ses cigarettes. Elle n'avait pas le courage de se lever pour les récupérer dans le compartiment à bagages et de s'exposer plus que nécessaire à la vue des passagers. Elle eut une pensée pleine de compassion pour ces parents qui ne parvenaient pas à stopper les hurlements de leur bébé, ces moments pénibles dans un espace clos où la désapprobation se tournait vers ces jeunes mères, chemisier taché de sueur et de lait régurgité. Elles étaient l'image même du débordement, de la faiblesse, de la honte. Joues écarlates, elles attiraient désagréablement l'attention, polluaient l'espace public avec l'étalement de leur incapacité. La vérité était que personne ne ferait mieux ; les regards pleins de jugement n'étant qu'un rempart à la gêne, à la panique totale de s'imaginer à leur place.

Vicki tenta d'oublier sa situation et ferma les yeux. C'était loin d'être concluant. Les voix des passagers se mêlaient aux miaulements, indistinctement accusateurs. Si elle criait fort, d'un coup, elle les ferait certainement taire. Mais comme pour les cigarettes, elle n'en fit rien.

Elle sortit de l'avion la dernière, évitant autant que possible de croiser le regard des hôtesses, puis du pilote qui sortit de sa cabine pour voir de ses propres yeux la personne qui avait mis un tel bazar dans son avion. Il affichait un air profondément offensé.

— C'était le pire vol de ma vie, entendit Vicki sur son passage.

Elle était bien d'accord. Trois heures de calvaire.

Dans le hall des arrivées l'attendait un grand homme sec avec une pancarte *M<sup>lle</sup> Vicki*.

Il saisit sa valise d'une main aux veines proéminentes et voulut aussi s'emparer de la caisse enfin silencieuse. Vicki préféra la garder, redoutant que le chat ne recommence à miauler.

Le trajet en taxi durait deux heures. La route sinuait dans un paysage verdoyant et vallonné. Vicki n'était pas disposée à apprécier le panorama. La nervosité la submergeait. Elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Elle qui se prétendait pragmatique avait précipité son départ et tout quitté pour *un travail à durée indéterminée* dont elle ne savait rien. La lettre de son frère mentionnait une agence de voyages à solliciter. Ils s'étaient occupés de tout, du billet d'avion au transport depuis l'aéroport sans qu'elle n'ait rien à déboursier. Elle avait rougi en voyant le montant du billet.

Elle jeta un regard à l'extérieur, la voiture grimpait à flanc de colline. Sur les bas-côtés, des buissons d'azalées dressaient des bourgeons rougeoyants pareils à des coutelas rouillés. Elle n'en revenait pas de se trouver sur une île des Açores. Avant de partir, elle avait feuilleté les atlas de la bibliothèque pour glaner des informations sur l'archipel. Mis à part son statut de région autonome rattachée au Portugal, truffée de volcans et recouverte d'une nature sauvage, elle n'avait pas trouvé grand-chose. En élève appliquée, elle avait appris quelques mots basiques comme

*bom dia, adeus et obrigado.* C'était son premier voyage hors de France. Elle craqua ses doigts, les tirant l'un après l'autre comme pour les déboîter. Enfant, Evan détestait ça, il craignait qu'elle se casse. Elle le rassurait, disant qu'il en faudrait bien plus pour la briser.

*J'ai besoin de toi,* avait écrit son frère. Que lui était-il arrivé? Une inquiétude la gagna, apaisante à sa façon. Imaginer son frère en difficulté et répondre à son appel lui octroyait un rôle familial. En endossant son devoir de grande sœur, ses doutes se mettaient en sourdine. *Ça va aller,* se répéta-t-elle. Tant qu'on avait besoin d'elle, c'était suffisant.

Le taxi se gara devant un imposant bâtiment peu avant dix-neuf heures. Le soleil bas étirait les ombres en baguettes. À peine était-elle sortie de la voiture qu'un portier apparut pour prendre ses bagages. Elle garda encore la caisse, la serrant contre elle.

Vicki emboîta le pas au portier et monta trois larges marches pour atteindre une porte à double battant qui s'ouvrit en grand. Le vestibule était meublé d'une table au plateau de verre supportant une composition florale blanche. Uniformes malgré leur variété, les fleurs semblaient avoir été talquées et distillaient un entêtant parfum de lys. Suivant toujours l'employé, elle passa entre des colonnes en marbre et déboucha dans un immense atrium qui donnait à voir les coursives des trois étages. Impressionnée, elle marqua une pause, nez en l'air. Au plafond se trouvaient un puits de lumière central ainsi qu'une enfilade de lustres dont les gouttes de cristal miroitaient. Elle crut entendre un miaulement et baissa les yeux sur la cage. Elle était silencieuse.

L'employé avait continué à avancer et elle le rattrapa rapidement. Gênée par le claquement de ses talons sur le sol en damier noir et beige, elle voyait sa démarche se désaccorder.

— Bienvenue au Lagoa Palace, mademoiselle Morel, dit le réceptionniste.

Vicki tiqua sur l'emploi de son nom de jeune fille. Divorcée depuis plusieurs années, elle l'avait pourtant entendu à maintes reprises. Mais dans cet endroit improbable, sans autre attache que son frère, cela sonnait comme un retour à la case départ. Les battements de son cœur s'accéléraient. Était-ce une possibilité de recommencement ?

— Je cherche Evan Morel, s'empressa-t-elle de demander.

— Monsieur Morel est occupé. Il vous informe qu'il vous retrouvera certainement demain. Il a requis que vous soit servi un repas dans votre chambre ce soir.

Un peu déroutée de ne pas le voir dès son arrivée, elle hésita à poser des questions sur le travail qu'effectuait Evan.

— En quoi puis-je vous être utile, mademoiselle ?

Le réceptionniste, *Ettore* d'après son badge doré, attendait sa requête. Pour ne pas le décevoir, elle réclama nourriture et litière pour le chat.

Un bagagiste la guida au premier étage. Désert, le couloir à la tapisserie géométrique était éclairé d'appliques en verre fumé. Vicki fut soulagée qu'une épaisse moquette rose pâle feutre enfin le bruit de ses talons.

L'employé s'arrêta devant la porte numéro 116. Il l'ouvrit et recula pour la laisser entrer. Vicki fit deux pas, confuse. La première chose qu'elle vit fut la baie vitrée qui

exposait un coucher de soleil grandiose, inondant les murs d'orange et de rose. Derrière elle, le bagagiste activa un interrupteur général qui alluma une myriade de lampes. L'extérieur s'éteignit. Vicki cligna des yeux.

Plus spacieuse que son précédent appartement, la chambre comportait un espace salon avec canapé beige et table basse, un bureau et un dressing. Aussi, un lit d'une capacité d'au moins quatre personnes. Vicki pensa que c'était certainement une erreur.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit pour rendre votre séjour plus agréable, nous sommes à votre disposition, dit le bagagiste en lui tendant la clé.

— C'est... êtes-vous sûr que c'est ma chambre ?

Il interpréta mal sa question.

— Si quelque chose n'est pas à votre goût, je vous prie de nous le faire savoir.

Il n'avait pas abaissé son bras, la clé toujours offerte dans sa direction. Elle déglutit et s'en saisit. Il patienta, à l'écoute d'une éventuelle réclamation.

— C'est parfait, merci, dit-elle en hochant la tête plusieurs fois.

C'était justement bien trop parfait. Le porte-clé métallique pesait lourd dans sa paume.

Une fois seule, elle se débarrassa de la clé sur une petite commode marquetée et se déchaussa. Elle ouvrit la caisse et le chat se tassa au fond, pupilles dilatées.

— Je sais, c'est flippant, souffla-t-elle.

Avec précaution, elle approcha la main, mais la retira dès qu'il feula. Pour l'appâter, elle constella l'entrée de la caisse de croquettes, qu'il dédaigna. À nouveau, elle était impuissante à calmer sa peur.

Après un coup d'œil à la salle de bains de la taille d'une deuxième chambre, elle enfila les chaussons en velours mis à disposition. Leur confort douillet la détendit un peu. Elle sortit sur la terrasse. La vue était époustouflante. Après des collines et des forêts, l'océan pétrole se fondait dans le soir.

Elle frotta ses mains moites contre son pantalon et alluma une cigarette. Elle frissonnait. Où était son frère et que faisait-il ? Sans clarification de sa part, son unique certitude pour le moment était qu'elle n'avait pas les moyens de se payer une chambre pareille. En y repensant, mis à part sa lettre, elle n'avait eu aucun contact avec Evan. Sa missive ne comportait ni adresse personnelle ni numéro de téléphone pour le joindre. Un voile de transpiration perla au-dessus de sa lèvre supérieure. Elle n'arrivait pas à se défaire de l'idée qu'un bouleversement inouï couvait. Elle tira sur sa cigarette à en avoir le tournis. C'était si déraisonnable.

Elle repensa à sa dernière soirée avec Henri, lors de laquelle elle lui avait annoncé qu'elle quittait son poste et, en conséquence, le quittait lui. D'abord incrédule, il était devenu livide, puis halluciné. Il proposa de revoir les clauses de leur accord. Il était prêt à lui offrir plus, plus de temps ensemble, plus de cadeaux. Son ton se fit même suppliant pour la convaincre. Il tenait peut-être plus à elle qu'elle ne le croyait. Pour se donner une assise, elle mentionna que son frère avait besoin d'elle. Il avait élevé la voix en plein restaurant, *et moi alors ?* Lui aussi avait besoin d'elle. Comment pouvait-elle lui faire ça ? Dans un effort visible pour se contrôler, il l'avait interrogée sans attendre de réponses : « Qu'est-ce que tu vas faire ? Qui

va t'aider ? Comment crois-tu y arriver ? » Puis, il avait conclu : « Si tu pars, n'espère plus rien de ma part ! »

À la fin du dîner, il s'était radouci et avait insinué en se levant : « Après tout ce que j'ai fait pour toi, tu me dois bien ça, non ? » Sans un mot, elle le suivit dans la chambre d'hôtel qu'il réservait toujours le jeudi soir.

Elle ralluma une cigarette avec son mégot. Elle recroquevilla ses orteils rigidifiés par le froid dans ses chaussons, mais resta sur la terrasse. Elle pourrait toujours supplier Henri qu'il la réengage. Elle savait ce qu'il aimait, comment lui donner du plaisir. Elle craqua ses doigts jusqu'à avoir mal. Elle ne pouvait s'empêcher de souhaiter que cette option de retour demeure ouverte. Elle avait eu une place dont elle maîtrisait les contours, aussi blessante et décevante qu'elle fût. Elle réintégrerait son poste comme si ce détour n'avait jamais existé. Son départ se réduirait à une escapade irréaliste vite balayée. Profil bas, elle demanderait pardon, *j'ai compris mon erreur*. Elle ferait ce qu'il fallait faire. Elle visualisa le bureau, se vit renverser le pot à trombones pour vérifier qu'aucun n'était déviant. Elle s'accroupit, dos contre la vitre. Elle savait quoi faire pour plaire. Au moins, elle ne serait pas seule. L'arrière de son crâne cogna contre la vitre.

Vicki resta dehors jusqu'à ce que la nuit soit là. Avec les spots extérieurs, elle ne remarqua pas tout de suite les étoiles qui piquetaient le ciel de têtes d'épingle.

Éditions La Baconnière